

IL A DONNE A LA CHANSON

LEO

ET MADELEINE

ONT TROUVE UN

Il fallait bien que les gens finissent par me comprendre...

**D**ANS les coulisses de « l'A.B.C. », on est toujours étonné de ne pas rencontrer de drapiers: les rues voisines leur appartiennent. A tel point qu'y heurter un de ces « drôls de typ's qui vivent de leur plume ou qui ne vivent pas... c'est selon la saison » est presque insolite. Ces « drôls de typ's » ce sont les poètes. Léo Ferré, bien que peu exigeant sur l'alexandrin et assez méprisant pour les règles de « L'art poétique » établies par Boileau, en est un. Il est un poète familier, un Paul Géraudy d'Aubervilliers, un Jacques Prévert du rez-de-chaussée, un François Villon accessible au public de Bruno Coquatrix, mais tout de même un vrai poète. Parce qu'il exprime les sentiments du Français moyen en taillant les mots de tous les jours comme des diamants. Avec lui, le langage quotidien devient étincelant et les apostrophes de ses élisions sont à facettes. Il est poète aussi parce qu'il vit « de sa plume » et que, depuis quelques années, « la saison » lui est plutôt faste.

### UNE DE SES JOIES DE VIVRE : PEPEE

Il sort de scène et, sans prendre le temps d'épousseter les applaudissements qui poudrent son petit costume de velours noir — d'un « bon faiseur » — il demande

— Tu crois que ça a marché, ce soir ?

Grognement

— Je n'étais pourtant pas en pleine forme. Je ne serai jamais en pleine forme

Autre grognement suivi de petits cris qui doivent être de joie — il me manque, pour être plus précis, le sixième sens de Léo Ferré, celui qui permet la communication directe avec les singes: la question qu'il posait s'adressait à Pépée, sa guenon. Il sourit — un étrange sourire qui mange son visage et découvre des dents petites un peu jaunes, très écartées

— Pépée me quitte rarement. Elle est de-

venue ma fille depuis mon récital à « l'Alhambra ».

Sa femme, Madeleine, encore en robe de scène, rectifie le « ma » en « notre ». Et, docile, Léo Ferré enchaîne:

— Notre fille faisait partie d'un numéro qui passait avant nous dans le programme: « The Marquis Family ». Elle était toute jeune, elle ne travaillait pas encore. Elle est tombée malade. Le propriétaire de la troupe des chimpanzés me l'a confiée. Je n'ai jamais eu le cœur de lui rendre. Elle est...

Un électricien qui n'a pas le cœur zoologique l'interrompt: lui, il a envie d'aller dormir. Léo Ferré poursuit dans sa loge: il est incontestable que la guenon tient une place de choix dans la vie familiale des Ferré: elle a son lit (avec des draps), elle prend ses repas à table, elle boit dans un verre — « et très proprement » — elle bénéficie même de « commodités », privées dont elle fait un usage rationnel.

### UNE DE SES IDEES : LA LIBERTE INTERIEURE

Ce soir, la famille ne rentrera pas à Nancourt — une petite ferme confortable.

— Ce n'est pas comme le fort que j'ai acheté sur une île bretonne: un fort sans confort mais aussi sans touristes à proximité et où je peux travailler en liberté entre les murs.

« Travailler en liberté entre les murs », une réflexion qui livre Léo Ferré comme une confession. Il est farouche défenseur de la liberté, mais l'espace l'effraie. L'important pour lui, c'est la liberté intérieure, cette liberté du « moi », à laquelle on atteint peut-être mieux en vase clos qu'en plein désert.

La voiture — une automobile de style « belle américaine », immatriculée à Monte-Carlo puisque Léo Ferré est monégasque — s'arrête boulevard Pershing, face au passage souterrain qui mène au Bois de Boulogne. Elle entre dans une courrette cernée de petites maisons basses à un étage, deux au



« Madeleine, Léo, Pépée » les Ferré se rendent au complexe d'Annie, leur fille (17 ans), avait aussi pesté. Mais elle n'a pas eu le temps, elle prépare son entrée à la Faculté.

Bonjour bonheur du 30 janvier 1963

(1)

LA POESIE QUI TOUCHE AU CŒUR...

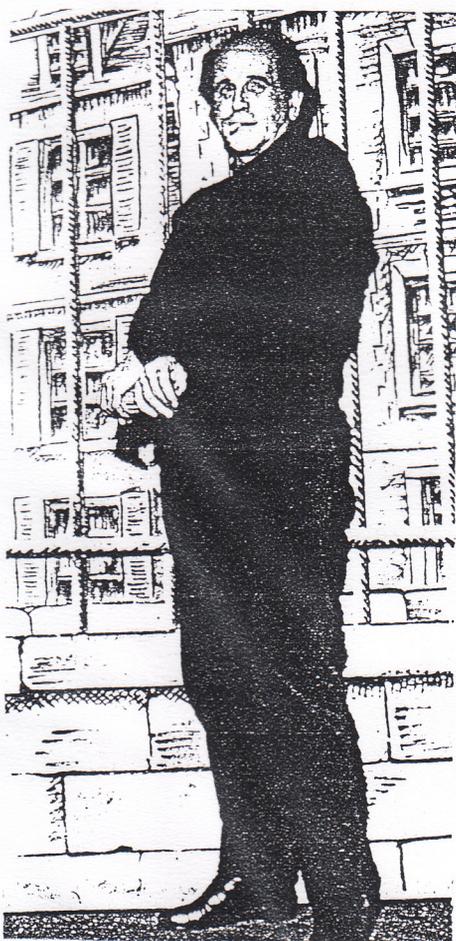
BONJOUR BONHEUR  
CHEZ LES VEDETTES

# FERRÉ

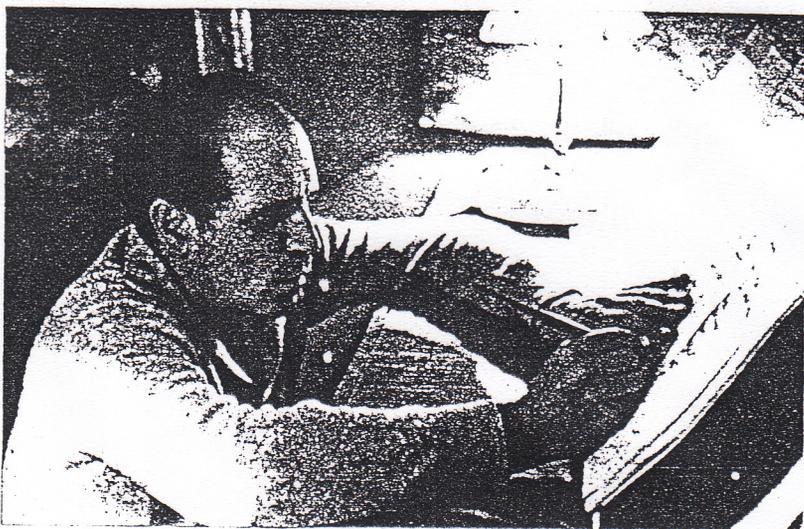
## SON UNIQUE AMOUR

### SECRET DU BONHEUR

Léo Ferré travaille : « J'entends parfois une musique quand je lis un poème. Je l'écoute. Elle coule dans mes doigts. Je n'ai plus qu'à la recopier. C'est simple. »



Sur la scène : face au public, une voix sincère.



maximum. Ce n'est pas une cité-villas mais une sorte de « bidonville » du dimanche. Un décor qui tient de « Louise » et de Marcel Carné.

— Ici, c'est un pied-à-terre, une baraque pour travailler, vivre à l'occasion, pour ne pas dire à la sauvette.

Les chiens légendaires des affiches n'y sont pas.

— Ils restent à Nonancourt. Nous en avons deux gros, dont un Léonberg — c'est un chien allemand — et un petit. Le saint bernard est mort.

Un petit silence. Madeleine le dissipe : il y a de l'alcool de prune à volonté et, accroché au mur, au-dessus d'un chandelier Empire cabossé, un jambon qui vous tend la tranche. Et aussi, dans la salamandre un bon feu qui doit regretter de n'être pas un feu de bois. Il faudrait une pipe à Léo Ferré, mais il ne fume que la cigarette. Madeleine lui sourit.

### UN DE SES SOUVENIRS : LE BAR DE MADELEINE

Elle est curieuse Madeleine, qui a passé un pantalon, enfilé un vieux pull, dénoué ses cheveux. Ils coulent au long de son visage et donnent du relief à son amitié. Elle n'a pour âge que celui de son amour pour Léo.

— Nous sommes mariés depuis quatorze ans...

Ils se sont rencontrés dans un bar : « Le Bac ». Elle, elle préparait une licence de philosophie; lui, il revenait d'une tournée en Martinique. Il en était aux « saisons maigres » : ses chansons n'avaient pas de succès, lui non plus, petit poète étriqué qui chaussait ses lunettes, s'asseyait au piano et chan-

taut pour un autre public que celui qui ne l'écoutait pas.

— Madeleine retrouve son indignation ancienne :

— Ça ne pouvait pas durer, n'est-ce pas ? Il fallait bien que les gens finissent par comprendre, par être touchés...

Alors, elle a décidé de se battre pour Léo tandis qu'il continuerait à écrire et à composer. Il dit :

— Les musiques me viennent sans que je les cherche. Je lis un poème, un autre, dix autres et puis, au onzième ou au second, j'entends une mélodie : je le lis sur sa musique. Elle se glisse dans mes doigts...

### UNE DE SES MUSES : ANNIE

Il pianote involontairement : ses mains prennent soudain toute l'importance et semblent se substituer à tout son corps. Un instant, il n'est plus que ses mains. Elles sont étroites et leurs doigts, effilés, nerveux, sensuels, serpentent en sifflant sur la table : ils s'expriment comme si toute l'intelligence de Léo Ferré s'y était glissée.

— Les paroles ? Puis-je savoir ? Il suffit d'un mot — pour que les autres suivent en cascade. Un jour, j'ai dit à ma fille qui entrait dans une pièce : « Mais, t'as rien sous ton pull ! ». La réflexion s'est installée dans ma tête; elle est devenue « T'es tout nue sous ton pull, y a la rue qu'est maboul » ; ça a donné « Jolie Môme ».

Sa fille, c'est Annie. Elle a dix-sept ans — « oui, je me suis marié deux fois » — elle est en propédeutique. A la rentrée (c'est encore loin), elle choisira entre la préparation de deux licences : lettres ou philosophie.

— A moins qu'elle ne choisisse autre chose. Je ne la forcerai pas, j'ai trop le respect de la liberté.

# LEO FERRE



Léo Ferré chante un poème d'Aragon.

Papa Ferré qui, à l'époque, travaillait au Casino de Monte-Carlo comme la majorité des Monégasques, n'a pas « forcé » son fils, mais il aurait bien aimé qu'il fût dentiste.

— J'étais élève dans un collège religieux. En Italie, parce qu'à l'époque les prêtres n'avaient pas le droit d'enseigner en France.

— A l'époque, oui : Léo Ferré a la cinquantaine; et c'est pour-quoi il dit : « Je ne chanterai plus très longtemps, je ne veux pas finir sur les planches; alors j'écris, je compose, autre chose que des chansons. » Mais il se souvient du petit écolier Léo : « A l'âge où l'on met des blousons, moi, j'endossais ma vieille pélerine. » — c'est une de ses nouvelles chansons.

## UN DE SES INSTRUMENTS : LE PISTON DE LA FANFARE

Il « endossait sa vieille pélerine » pour aller au collège, pour aller à l'église où il chantait dans les chœurs. « J'ai même composé un Kyrie vers six ou sept ans, c'est ce que les journalistes, qui exagèrent toujours, ont appelé ma première messe » — pour aller aussi répéter avec la fanfare où il jouait du piston.

— Rien d'étonnant, n'est-ce pas, à ce que j'aie aimé la musique...

Il aime celle des mots comme celle des notes, c'est sans doute pourquoi ses rimes ne sont, le plus souvent, riches que d'assonances. Et pourquoi aussi il choisit parfois des poètes pour paroliers — d'Aragon à Seghers en passant par Jean-Roger Caus-simon. Mais son préféré semble

bien être Aragon dont il dit, les yeux mi-clos, la main caressant un chien absent, la voix confidentielle — et non pas pour Madeleine ni moi mais quelque étrange auditeur qu'il porte en soi :

• Suffit-il donc que tu parais-  
[ses  
De l'air que te fait rattachant  
Tes cheveux ce geste touchant  
Pour que je naisse et recon-  
[naisse  
Un monde habité par le chant  
Elsa, mon amour, ma jeu-  
[nesse. •

Ce poème admirable, il l'a mis en musique et, tout à l'heure, des centaines de spectateurs l'ont applaudi à « l'A.B.C. ». C'est « Elsa », une des trente chansons de son récital. Or, les spectateurs de « l'A.B.C. », comme ceux des autres music-halls parisiens, n'appartiennent pas à la petite poignée de « mordus » de la poésie qui fréquentent les cabarets à tendance intellectuelle comme « La Colombe », « Chez Moineau » ou « Le Cheval d'Or » : ce sont des gens qui viennent applaudir des acrobates, des fantaisistes, des danseurs, des Dalida. Que ces gens-là soient capables d'apprécier Aragon, Seghers, Léo Ferré, c'est une victoire de l'intelligence et de la sensibilité.

## MAIS SON UNIQUE AMOUR : MADELEINE

Cette victoire, on la doit un peu à Madeleine. Par ses conseils (elle règle les éclairages et la mise en scène de son mari), par sa ténacité (elle l'a persuadé de chanter sans lunettes et si elle n'a pas gagné pour le smoking, elle a convaincu Léo de renoncer au négligé du pull-over), par son amour, elle a mieux qu'imposé Léo Ferré : elle l'a fait aimer du public.

Léo taille une tranche de jambon en rentrant dans la pièce. Il porte une vieille robe de chambre à la Rousseau sur un pyjama rouge; un pyjama de coton; sauf la « belle américaine », il n'y a pas le moindre signe extérieur de richesse dans sa vie — et pourtant, en plus de ses cachets d'interprète, il touche des droits sur près de deux cents chansons et sur la vente de ses disques.

— Après chaque récital, les anciens enregistrements subissent une poussée; le public qui découvre mes nouvelles chansons veut connaître les anciennes.

Il boit une gorgée de prune, il traverse la pièce, les mains enfouies dans les poches profondes de sa robe de chambre. A côté, il s'est mis au piano. Je reconnais l'air de « Notre-Dame de la Mouise ». Alors Madeleine dit, presque en rougissant :

— Les paroles sont de moi. C'est ma première chanson.

Paroles de Madeleine, musique de Léo. Il fait tendre dans la pièce. La bouteille de prune est sur la table, le jambon au mur. C'est ainsi que, parfois, on découvre une image du bonheur

Jean PIERAIS